

TABLEAU N°3, dans l'auberge qui va s'éclairer peu à peu

(Dans l'auberge plongée dans la pénombre, les enfants qui ont rejoint Constant et Emile vont présenter les adultes attablés. Les projecteurs éclaireront un à un les visages. La scène se joue comme un théâtre d'automates qui se mettraient peu à peu en mouvements.)

CONSTANT (*rejoint par la troupe des enfants*) : Chut ! Faites attention à ne rien bousculer ! Il ne faut pas qu'on nous voie ! (*On entend tomber un objet*)

JULIE U : Mais qu'est-ce que tu veux faire ? On n'y voit rien !

CONSTANT : Chuuuuuuuuuuuuu ! Vous n'entendez pas chanter ? C'est maman qui écrit à papa. **[Eclairage visage]**

**ECLAIRER
Margaux**

(La lumière éclaire un premier visage. Une femme est en train d'écrire. On l'entend fredonner « Dis, quand reviendras-tu ? »)

CONSTANT : Vous voyez, là-bas, dans le fond de la pièce ?

JULIETTE B (*s'avançant et montant sur la pointe des pieds*) : Non, je ne vois rien...C'est quoi ?

CONSTANT : Ce sont des instruments de musique que nous avons fabriqués avec Emile !

EMILE : Ils sont tous alignés dans le fond de la pièce, contre le mur, sous la fenêtre. Vous ne les voyez pas ?

LOUIS : Ah, oui...je les distingue à peine !

GWENNAÏG : Oui, moi aussi, je les aperçois maintenant !

PAULINE – CAPUCINE – LENNA (*Emerveillés*) : Wouah !

CONSTANT : On va donner un spectacle d'enfer dans les ruines...

EMILE : ...histoire de les réveiller un peu !

JULIE (*elle chuchote*) : Ca ne va pas être facile pour aller les récupérer. Comment va-t-on faire pour ne pas se faire voir ?

CHANSON : *Amazing grace*

(Les enfants parlent à voix chuchotée)

JULIETTE : Là-bas, assis seul à sa table, c'est qui ? Il a l'air très sérieux, absorbé par

son travail...

MARGUERITE (*dans un souffle*) : Jules Mathon. (*L'enfant se retourne, parlant plus fort*) C'est Jules Mathon, un fonctionnaire aux contributions indirectes qui, avant la guerre, dirigeait l'entrepôt des tabacs d'Arras. **[Eclairage sur Jules Mathon]**

ECLAIRER
Clara

CONSTANT: Il n'a qu'un souci en tête, rédiger un journal extrêmement détaillé de la vie quotidienne dans Arras depuis que la guerre a commencé. Même s'il lui faudra écrire 1000 pages ! Pour chaque jour, il note méticuleusement la météo...

CAPUCINE : (*Pour elle-même*) : 1000 pages !

CONSTANT: Le nombre d'obus tombés, l'heure de leur chute... (*il semble chercher*) Et la localisation précise en ville...

JULES MATHON (*Relevant la tête et s'arrêtant d'écrire*) : Le nombre et le nom des victimes, aussi...Mais pas seulement, les enfants ! Je veux faire de mon crayon (*détachant chacune des syllabes*) UN... AC...CU...SA...TEUR ! (*D'une voix de plus en plus forte*) Je veux qu'il dénonce les officiers incapables...Je veux qu'il dénonce les soldats ivrognes...Eh, oui ! Ils ne sont pas tous gentils, nos soldats ! Il faut bien le reconnaître aussi parfois ! Hélas ! Heureusement, ils ne sont pas majoritaires ! (*Criant presque*) : Je veux qu'il dénonce (*insistant*) TOUS les pillards ! (*Puis se radoucissant, il explique aux enfants rassemblés dans l'auberge*) : Reconnaissez que les gens ont tendance à oublier le passé. Ils regardent toujours vers l'avenir mais ils oublient le passé. J'ai pour projet, avec ces cahiers que je remplis au jour le jour, d'aider les hommes, après la guerre, à ne pas oublier les événements importants de leur Histoire... (*Insistant*) « Notre Histoire à tous », la vraie, celle des hommes.

(*On voit Emile s'approcher du général et tenter de lui montrer un dessin. Le général le rabroue. Il se rapproche alors des instruments de musique. Les enfants tentent de le rappeler*)

Diapo

TOUS LES ENFANTS : Emile, Emile...reviens !

GWENNAÏG (*Désignant l'homme attablé, vêtu en militaire.*) Et celui qui envoie balader Emile, c'est qui ?

ECLAIRER
Saori

CONSTANT (*sur le ton de l'évidence*) : Le général ! **[Eclairage sur le général]**

JULIE U : Le général ? Ce bon vivant qui marche hautainement...en tenant sa volumineuse bedaine, toujours remplie d'un bon coq au vin ? (*On le voit justement se lever et faire le tour de la table puis se rasseoir*)

CONSTANT : (*Avec noblesse*) Celui-là même, les amis !

CAPUCINE : Celui qui aime manger et boire et qui a dit un jour à un commerçant de la ville que les Arrageois pouvaient bien se contenter... de pain et d'eau ?

CONSTANT : Celui-là même !

LENNA : Celui qui a les doigts gonflés par la goutte, et qui déteste quand

l'accordéoniste balade avec habilité ses mains sur l'instrument ? **[Eclairage sur l'accordéoniste]** (*On entend quelques notes sortir de l'accordéon*)

ECLAIRER
Figurant 2

CONSTANT : Celui-là même ! C'est vrai, quand vous l'entendez grogner c'est parce que la douleur le ronge de l'intérieur et qu'elle lui est devenue insupportable...Alors dans ces moments-là, l'accordéoniste, il aime pas trop ! (*Il se met à rire*)

JULIE – JULIETTE – MARGUERITE : Chuuuuuuuut !

CAPUCINE : Celui qui, comme aujourd'hui encore, n'abandonne jamais son cigare ?

CONSTANT : (*Avec noblesse*) Celui-là même ! Vous n'allez pas tarder à remarquer la manie qu'il a de le garder dans la bouche quand il parle !

EMILE (*Imitant son frère*) : Celui-là même ! (*Avec sérieux*) Sûrement à cause de la goutte... (*On entend le général grommeler quelques mots inaudibles à l'adresse de l'accordéoniste, le cigare au bord des lèvres*)

GWENNAÏG : Celui qui boit de tout son saoul en cachette de l'aubergiste et qui a la réputation de ne pas aimer parler aux enfants ?

CONSTANT: (*Avec noblesse*) Celui-là même !

EMILE : Celui-là même ! (*Il met la main devant sa bouche et se retient de rire*)

CONSTANT (*Cherchant à faire deviner le nom du général*) : J'ai nommé...Le... Le... Le général... Le général de... ? Vignacourt !

JULIE U : Vous avez vu avec quelle autorité il a envoyé promener Emile lorsqu'il lui a montré le dessin qu'il voulait offrir à sa mère ?

CONSTANT : (*En appuyant sur les mots*) C'est LE GENERAL quand même ! On ne le dérange pas comme ça !

EMILE (*secouant la tête, peu convaincu et se parlant à lui-même*) : C'est LE GENERAL quand même !

LES ENFANTS : Et si on partait vers les places ?

(Les enfants tentent de pénétrer dans la pièce et de se diriger vers la sortie sans se faire remarquer)

LE GENERAL BOUGON (*qui a pour habitude de rouler les yeux comme il roule les « R », de sa grosse voix mal aimable, se dresse de sa chaise*) : Halte là ! Vous allez où comme ça ? Vous voulez sortir ? Vous êtes fous ! Vous ne pourrez pas passer sur les places car il y a dépôt de bombes ! Alors, soit vous êtes intelligents, tenez à la vie et déguerpissez tout de suite, soit vous êtes stupides, vous y allez quand même et vous explosez en une fraction de seconde ! Vous m'avez bien compris ? Dégagez le passage !

LES ENFANTS (*Reculant et se moquant de lui en imitant sa voix*) : Vous m'avez bien compris ?

JULIETTE B (*s'adressant à Constant*) : Tu nous avais pas dit qu'en plus de sa bedaine gonflée au coq au vin, ses doigts par la goutte, et son cigare toujours aux bords des lèvres, il roulait les yeux et il roulait les « R »...le général ! (*Rires*)

(Une arrageoise en colère entre bruyamment. Elle porte une tenue d'infirmière. C'est une femme de caractère. Les enfants reculent plus encore.)

L'INFIRMIERE (*agacée et en colère*) : J'espère que j'aurai plus de chance ici ! Rien, il ne reste rien dans les deux ou trois commerces qui tiennent encore debout ! Et personne sur le marché...hormis une ridicule bonne femme avec un chariot vide ! Personne je vous dis ! Pas un chien ! Qu'est-ce que je vais donner à manger à ces pauvres soldats blessés qu'on nous a encore amenés ce matin, à l'ancien collègue Saint Joseph, devenu aujourd'hui un hôpital ?

(On entend un chien aboyer. Tous se figent, attentifs, comme aux aguets...)

LA MERE DES JUMEAUX (*impassible, relevant la tête*) : C'est sans doute encore l'huissier de Monsieur Cressonnier qui creuse la terre au fond du jardin pour enterrer son or. Ne craignez rien, les enfants.

LE MAIRE (*Il porte son écharpe tricolore et un chapeau haut de forme. Il s'adresse à l'infirmière avec nostalgie et admiration*) : Il fut un temps où elle était belle notre ville, où elle était animée...et pas seulement les jours de marché ! Avec plus de 26000 habitants au début de la guerre, elle en comptait moins de 4000 en novembre de la même année. Un an plus tard, malgré les combats, 1200 civils continuaient à vivre dans les ruines, sous les bombardements, au péril de leur vie ! (*Avec tristesse et résignation*) Vous verrez que d'ici quelques mois, nous serons...quoi...300...400...à demeurer en ville. **[Eclairage sur le maire]**

JULES MATHON (*avec un geste de désolation, s'excusant presque*) : Entre chaque bombardement, la vie quotidienne s'est organisée tant bien que mal quand même ! (*Silence. On entend la mère des jumeaux fredonner « Dis, quand reviendras-tu ?*)

LA MERE DES JUMEAUX : (*se retournant*) : Il faut reconnaître que pour trouver de quoi se nourrir ça devient de plus en plus difficile ! J'ai vu des femmes dans une boulangerie se battre pour avoir du pain...

MERE DE MARGUERITE (*occupée à tricoter se retourne*) : Noir...Tu devrais ajouter « noir »...du pain noir ! Faute de farine, les boulangers ne peuvent plus fournir le pain blanc...On doit se contenter du pain militaire ! **[Eclairage sur la MERE DE MARGUERITE]**

LE MAIRE (*Dans l'auberge maintenant entièrement éclairée, le maire parle avec force, assurance et conviction*) : Les rares commerçants qui sont restés ici font ce qu'ils peuvent...et ce n'est pas facile tous les jours ! Ils doivent faire face aux pénuries en tous genres. Ils doivent affronter le mécontentement de la population. Heureusement, beaucoup comprennent que la vie sous les bombes, c'est dur pour tout le monde ! Et si trouver de quoi manger, c'est difficile...et bien

Diapo

BRUITAGE
Enzo

ECLAIRER
Romain

ECLAIRER
Alice

trouver de quoi s'occuper, c'est difficile aussi...

LA MERE DE MARGUERITE (*Avec résignation*) : Les hommes et les femmes s'occupent comme ils peuvent... (*L'auberge est désormais entièrement éclairée*)

(On voit Emile s'approcher du maire. On entend l'accordéoniste)

L'INFIRMIERE (*Dans un soupir*) : En effet, vous avez raison. Si je ne restais pas chaque jour au chevet des blessés soignés dans l'ancien collège Saint Joseph, les journées sans mes fils et mon mari auprès de moi, me paraîtraient bien longues !

LE MAIRE (*Il regarde avec tendresse le dessin que lui montre Emile. Il lui passe la main dans les cheveux et invitent tous les enfants à entrer*)... Eux aussi pourraient trouver le temps long et pourtant les quelques enfants encore présents dans la ville ne manquent jamais de nous surprendre... On ne les entend jamais se plaindre et ils trouvent toujours à s'occuper ! (*S'adressant à l'infirmière en colère*) Il faut savoir la regarder notre ville ! Au-delà de ses ruines, elle a su garder ses trésors. Les enfants m'en rapportent chaque jour ! Tenez, ce matin encore...ils m'ont apporté, devinez quoi... (*Heureux et attendri*) un pétale de fleur ! (*Il montre le pétale qui passe de main en main. Les enfants s'extasient. Les adultes sont moins convaincus par le caractère exceptionnel du pétale de fleur*)

L'INFIRMIERE (*Agacée*) : Et je fais quoi d'un pétale de fleur à l'hôpital ? J'ai besoin de compresses, de lits, de matelas, de draps, de couvertures, de nourriture pour prendre en charge les blessés qu'on nous amène chaque jour et qu'on nous amènera encore ! Un pétale de fleur ! Si encore j'avais le bouquet !

(Elle rejoint la mère des jumeaux qui plie un grand drap blanc qu'elle lui donnera.)

JULES MATHON : (*dans un soupir*) : On a beau dire, M. Le maire, mais les journées sont longues pour ceux qui restent ! Tenez, moi, si je n'avais pas tous ces cahiers à remplir...qu'est-ce que je ferais de ces longues heures qui n'en finissent pas ?

LA MERE DES JUMEAUX (*se tournant vers un vieil homme attablé*) : Faites comme le vieil Auguste... il ne s'ennuie jamais, lui au moins...toujours occupé à réparer ce qui peut l'être. (*On le voit occupé à réparer un vieux moulin à café et redonner forme à des fourchettes et des cuillères déformées pendant les bombardements*). (*Se tournant vers la coulisse*) Alors, cette tournée Père François...elle a été bonne ?

LE PERE FRANCOIS (*Appuyé sur son bâton, le Père François entre dans l'auberge et dépose quelques objets sur la table où travaille le vieil Auguste. On entend jouer l'accordéoniste. On voit deux jeunes hommes jouer aux cartes. Les enfants se rapprochent des instruments de musique ou sortent des billes de leurs poches.*) : Oh, ne m'en parlez pas ! Avec tous ces soulards et tous ces pillards qui tournent en ville, surveiller les maisons abandonnées n'est pas de tout repos !

L'HOMME AU BRASSARD (*Il porte un brassard de la Croix Rouge au bras droit. Il joue aux cartes.*) : Eh bien moi, puisque la guerre n'a pas voulu de moi...à cause de mes pieds plats...j'aide au transport des blessés. Et croyez-moi, il y en a ! Les pauvres ! Ils attendent parfois des heures pour être relevés et puis évacués vers des hôpitaux de fortune. Ce matin encore j'ai déposé à Saint Joseph 3 soldats blessés par des obus asphyxiants. C'est ma façon à moi de faire la guerre. (*Dans un*

**ECLAIRER
L'AUBERGE
(Lumière
jaune)**

**Diaporama
Leïla**

rire) Au lieu de tuer les hommes, j'aide à les maintenir en vie ! (*Rires à nouveau*)
D'ailleurs le devoir m'appelle. (*Il quitte la scène.*)

L'INFIRMIERE : C'est pour ces trois-là que j'étais en quête de lait. Pour les apaiser un peu et adoucir leurs souffrances.

SOLDAT ECLOPE (*jouant aux cartes*) : Moi, j'ai perdu un bras dans les premiers mois de la guerre...et puis ensuite j'ai été réformé...J'ai vu trop de souffrance autour moi pour rester à attendre ici, sans rien faire. Alors dès qu'un incendie dû aux bombardements se déclare, je cours aider pour l'éteindre. J'ai perdu un bras mais je peux encore courir ! Et puis, si j'ai perdu un bras, il m'en reste un aussi...et qui peut servir ! (*Dans un rire*) Alors, avouez, ce serait bien bête de s'en priver, non !

LE PERE FRANCOIS (*appuyé sur son bâton, s'adresse à la mère des jumeaux*) : Et vous ma brave Eugénie, vous ne restez jamais les bras croisés ! Toujours occupée à servir les clients et à courir à droite et à gauche...On ne vous voit jamais assise...sauf pour écrire à votre mari sa lettre quotidienne !

LA MERE DES JUMEAUX : C'est ma façon à moi de ne pas toujours penser à mon pauvre mari parti combattre sur le front et à mon pauvre frère, le père de la petite Marguerite, qui ne reviendra pas ! Il est mort en héros, devant Douaumont. Ça fait maintenant un an ! Toutes ces misères ! Il y a de quoi vous déranger la tête (*Elle se tourne vers la mère de Romane, sa belle-sœur, toujours occupée à tricoter.*) Hein, «Eugénie » ! Heureusement qu'on est encore utile !

LA MERE DE MARGUERITE (*Elle a posé ses aiguilles à tricoter dans un panier en osier. Elle tient désormais dans les mains une pelote de laine qu'elle enroule*) : Oh, oui ! S'il n'y avait pas les valises de vêtements à préparer pour la famille exilée à Berck ou les tricots pour les soldats envoyés sur le front, on n'aurait que notre misère et nos peines à penser et ça nous déprimerait !

L'INFIRMIERE (*toujours en colère*) : Et nos maisons ! Vous avez vu dans quel état elles sont nos maisons ? (*Sa colère va crescendo*) On vit dans les rez de chaussée parce que c'est plus sûr...et on dort sur des matelas installés à même le sol...Même les blessés, on doit parfois les coucher sur des matelas posés sur les planchers glacés des dortoirs de Saint Joseph. C'est une honte !

LA MERE DE MARGUERITE La nuit, quand les bombes pleuvent sur la ville, il m'est arrivé de faire dormir ma famille et des voisins apeurés, à moitié déshabillés, dans les couloirs ! Oui...Dans les couloirs...Parce que les murs rapprochés, et bien ça forme comme une tranchée ! Alors, comme ça, on se sent plus en sécurité.

LA MERE DES JUMEAUX : Et encore les rez de chaussées...les couloirs...tout ça, ça reste nos maisons ! Mais parfois on doit vivre dans les caves ! Terrés comme des rats ! Vous devriez aussi l'écrire ça, M. Mathon, dans vos cahiers ! (*L'accordéoniste joue quelques notes. Les enfants chantent « Amazing grace»*)

CHANSON : *Amazing grace*

MONSIEUR MATHON : Heureusement qu'elles sont là, les caves quand même ! On

Diapo
BCDI

peut s'y mettre à l'abri quand les bombardements deviennent trop intenses ou qu'ils sont trop rapprochés !

LE MAIRE : Au début de l'année quand on prévoyait une grande affluence de troupes, les soldats étaient logés, malgré les bombardements continuels, au premier, voire même au deuxième étage des maisons dévastées...

LE GENERAL (*roulant les R et les yeux*) : Des maisons, parfois sans toiture !

MONSIEUR MATHON : Pour l'organisation de la vie quotidienne, reconnaissez-le, il est quand même bien commode le monde des souterrains ! (*Interrogeant les enfants rassemblés autour de lui*) Pour aller prier à la chapelle ? Hein, les enfants ? Je vous demande un peu...

LOUIS : Direction les caves !

MONSIEUR MATHON (*Interrogeant toujours les enfants rassemblés autour de lui*) : Pour gagner la poste et envoyer des lettres à nos chers soldats...ou à la famille réfugiée à Berck...hein, je vous demande un peu ?

LOUIS : Direction les caves du Palais Saint Vaast...ou celles du théâtre !

JOURNALISTE DU LION D'ARRAS (*Ecrivant pour le N° 49 du Lion d'Arras, il relève la tête et s'adresse à l'assemblée, comme si de rien n'était*) : Vous en aviez entendu parler de la création de ce petit métropolitain à voie étroite qui permettait le ravitaillement des tranchées et l'avance des réserves sans crainte de projectiles plus monstrueux ?

LES ADULTES (*d'un air absent, sans finalement trop prêté attention à ce qui se dit*) : Non, non...

LE REDACTEUR DU LION D'ARRAS (*Attablé devant sa machine à écrire, il se retourne et dans un éclat de rire*) : Sans doute un coup de ciseau d'Anastasie...Si tu comptes sur elle pour être informé, en temps et en heure, tu peux toujours courir ! On la connaît bien, nous, Anastasie, au Lion d'Arras ! (*On entend une sirène. Il se lève, ramasse ses affaires et se prépare à sortir pour gagner les caves*)
[BRUITAGES = la sirène]

(*L'homme au brassard entre précipitamment et donne l'ordre de gagner les caves*)

L'HOMME AU BRASSARD : Aux abris ! Vite !

LA MERE DE MARGUERITE (*rassemblant ses affaires*) : Prenez de quoi jouer les enfants...l'alerte risque de durer !

LA MERE DES JUMEAUX : Et le temps est long dans les caves...

L'INFIRMIERE (*poussée vers la coulisse par l'homme au brassard*) : Mais je dois rejoindre mes chers blessés, moi !

(*Les enfants se regroupent et tiennent conciliabule. Puis, ils suivent malgré eux. Ils emportent les instruments de musique fabriqués par Arthur et Emile. Emile relève*

BRUITAGE
Enzo

sa bicyclette, sa trompette dans l'autre main)

EMILE : Hé, les gars ! Attendez-moi !

(Tous quittent la scène, un à un)

JULES MATHON *(il précèdera le maire en quittant la scène ; s'adressant au public):*
Nos désirs, nos rêves, depuis trente mois, ce n'est pas de ne plus être
bombardés... *(Il baisse le bras dans un geste d'impuissance)* Nous attendons
plus...et mieux !

LE MAIRE *(Il quittera la scène le dernier, se tournant vers le public.)* : Oui ! Nous
attendons plus et mieux ! Nous attendons *(il ouvre les bras et parle avec force)* « la
délivrance par la victoire »...

(Le rideau se ferme sur l'auberge. Les enfants chantent « Amazing grace »)

CHANSON : *Amazing grace*